

Rien n'était fait encore ; Paul pouvait s'être trompé sur la nature de ses sentiments ; ce qu'il prenait pour de l'amour n'était probablement qu'un caprice, comme en ont tous les jeunes gens. Que d'autres avant lui, dans une heure d'oubli ou d'enthousiasme, s'étaient liés par des promesses des serments qui avaient été oubliés le lendemain !

Non, rien n'étant fait encore, rien n'était désespéré.

Cette liaison ne lui portait pas seulement ombrage, elle détruisait des projets qu'elle s'était plu à caresser ; pourquoi ne se rompra-t-elle pas, surtout si une influence habile aidait à la rupture ?

Elle comptait un peu sur le temps, mais beaucoup sur elle-même pour guérir Paul de son amour, qu'elle voulait absolument considérer comme un caprice.

—Patience, se dit-elle, je saurai bien l'empêcher de faire une pareille sottise.

Une heure auparavant, Léonie s'abandonnait aux effusions de la tendresse maternelle, sans qu'il s'y mêlât aucun alliage impur ; à présent, déjà, les pensées mauvaises revenaient, la reprenaient.

Son fils, son bon génie n'était plus là ; elle se remettait à songer aux combinaisons ténébreuses qu'il lui faudrait employer pour que Paul, à son insu, se trouvât en présence de la riche héritière sur laquelle elle voulait mettre la main.

Oh ! ce n'était pas pour elle qu'elle allait se mettre à l'œuvre, c'était pour son fils, tout pour son fils maintenant. Elle voulait faire plus que le sculpteur sur bois ne pouvait faire et elle se sentait excitée par un sentiment de jalousie contre son mari.

La malheureuse ne pensait pas que si Paul arrivait à découvrir ses manœuvres, il n'y verrait point un excès d'amour maternel, mais une chose honteuse, odieuse, qu'il ne pourrait pardonner à sa mère.

## VI.—LE PÈRE

Le sculpteur sur bois quittait rarement son atelier. Il conseillait des distractions à son fils, mais ne s'en permettait aucune. Depuis que sa femme avait broyé son cœur, brisé sa vie, il n'avait plus aucun plaisir ; il s'en était tenu aux joies intimes de son cœur, qu'il avait trouvées dans les douces satisfactions que Paul lui donnait.

Ses sorties, peu fréquentes, consistaient à faire une visite à Mme Villarceau, et, depuis que Paul était revenu d'Italie, à aller passer une heure de temps à autre dans l'atelier du jeune artiste.

Il se plaisait à voir travailler son cher Paul, à examiner les ébauches, et il lui arrivait même de donner quelques conseils toujours écoutés avec déférence.

En réalité, en dehors de son fils, Lebrun n'aimait que son art ; il le pratiquait avec une véritable passion et était ainsi arrivé à une supériorité que constataient de nombreuses médailles dans les expositions.

Lorsque Paul rentra, après son entretien avec sa mère, les ouvriers sculpteurs sur bois venaient de partir, la journée étant finie. Lebrun était seul, occupé à donner les derniers coups de ciseau à un bas relief, destiné à une chaire à prêcher, et qui représentait l'arrestation de Jésus de Nazareth dans le jardin des Oliviers.

Les personnages se détachaient avec un rare bonheur d'expression et d'attitude ; l'ensemble était d'un effet saisissant.

La nuit tombait. Le sculpteur cessa de travailler. Il jeta sur les détails du bas relief le coup d'œil d'un juge difficile à satisfaire et parut content de son œuvre.

—Paul tarde bien à rentrer, murmura-t-il, où donc avait-il à faire des visites ?

Il s'assit sur un escabeau et se mit à réfléchir.

—Paul n'est plus le même, se disait-il, Paul a quelque chose ; il est toujours aussi affectueux, mais je ne suis plus son confident comme autrefois ; il se concentre en lui-même, il me cache ses pensées.

Oh ! cette femme, cette femme ! L'aurait-il revue ? Oui, peut-être.

A cette idée, Lebrun eut comme un frisson et une sombre éclair s'alluma dans son regard.

Lorsque quelques mois auparavant il avait confié ses craintes à Mme Villarceau, il ne prévoyait pas qu'elles se réaliseraient sitôt.

Pourquoi donc était-elle revenue à Paris, l'épouse coupable qu'il avait bannie de son cœur comme de sa présence et pour laquelle il n'éprouvait que du mépris ? Et pourquoi donc la fatalité avait-elle conduit Paul à Bougival pour y rencontrer sa mère qu'il avait depuis longtemps oubliée ?

Lebrun sentait que, déjà, Léonie était entre son fils et lui. Mais que voulait-elle et que ferait-elle ? Lui reprendre Paul ? Oh ! non, non, son fils l'aimait c'était impossible. Et cependant il avait des craintes.

Il connaissait le caractère astucieux de Léonie, la ténacité de ses résolutions, et il avait le pressentiment d'une lutte de laquelle, vainqueur ou vaincu, il sortirait meurtri. Mais n'était-elle pas déjà engagée, cette lutte ? Tout semblait l'en avertir. Et il s'étonnait que Paul n'eût pas encore provoqué une explication.

Il était depuis quelque temps absorbé dans ses sombres pensées, lorsque Paul entra dans l'atelier.

—Ah ! te voilà, fit Lebrun, en se dressant debout.

—Un peu en retard, peut-être ?

—Non, puisque sept heures viennent seulement de sonner.

Le père enveloppa son fils d'un regard scrutateur et sourit.

La physionomie du jeune homme était grave, mais son regard était franc et n'avait plus cette expression inquiète, hésitante, que le sculpteur avait remarquée le matin. Il se sentit rassuré. Tourmenté par ses craintes, il s'était trompé, sans doute.

—Eh bien, Paul, dit-il presque gaiement, le couvert doit être mis, montons dîner.

Avant d'avoir avec son père une explication qui s'imposait, Paul avait besoin de réfléchir et il avait remis au lendemain le grave et très sérieux entretien.

Le repas du soir fut un peu plus animé que celui du matin, le père et le fils se sentant moins gênés. Lebrun parla de son bas relief, dont il était enchanté, des autres sculptures qu'il avait à faire, et Paul de ses tableaux pour l'Exposition. Il donna à son père des nouvelles de Mme Villarceau et de Mme Delteil qu'il avait vues, mais ne dit point qu'il n'était resté que quelques instants avec ces dames.

—Paul, que, feras-tu demain ? demanda le sculpteur, comme le jeune homme se disposait à gagner sa chambre.

—Demain, mon père, je me lèverai de bonne heure et irai à mon atelier.

—Tu déjeuneras ici ?

—Oui, mon père.

—Bien.

Ils se séparèrent.

Comme il l'avait annoncé, Paul, le lendemain, alla travailler jusqu'à onze heures et rentra un peu avant midi.

On déjeuna paisiblement. Mais Lebrun n'avait pas cessé d'observer son fils à la dérobée.

Quand, après avoir servi le café, la servante se fut retirée, Paul dit à son père, d'une voix qui trahissait son émotion :

—Mon père, j'ai quelque chose à vous dire, voulez-vous que nous causions ?

Le front du sculpteur s'assombrit subitement.

—Pourquoi ce préambule ? répondit-il, en interrogeant anxieusement la physionomie du jeune homme ; ne sais-tu pas que tu es en ton père le meilleurs des amis ? Est-ce que je ne t'ai pas habitué à me parler hardiment, avec confiance ?

—Ce que j'ai à vous dire, mon père, est extrêmement sérieux.

—Je le vois à ton émotion, à ton embarras, et je devine peut-être de quoi il s'agit ; allons, parle, je t'écoute.

—Mon père, vous m'avez dit autrefois que ma mère était morte.

Lebrun avait deviné, en effet, que Paul allait lui parler de sa mère ; malgré cela il tressaillit.

—Elle était morte pour toi et pour moi, répondit-il sourdement.

—A cette époque, mon père, mais aujourd'hui ?

—Rien n'est changé, la situation est la même.

—Pas tout à fait, mon père.

—Que veux-tu dire ? Explique-toi.

—Autrefois, j'étais un enfant, maintenant je suis un homme ; autrefois, j'ai pu croire que ma mère était morte, maintenant je ne le crois plus.

—Et cela depuis cette maudite aventure de Bougival !

—Bien longtemps avant, mon père, j'avais réfléchi et pensé à bien des choses ; avant mon départ pour l'Italie, avant même ma sortie du lycée, j'étais convaincu que vous ne m'aviez pas dit la vérité au sujet de ma mère. Je ne vous ai pas interrogé alors pour ne pas vous affliger, car je sentais bien que vous aviez au cœur une douleur profonde ; et puis, je savais que vous refuseriez de me répondre. D'ailleurs, n'entendant plus parler de ma mère et ne sachant rien d'elle, je pouvais croire que, réellement, elle n'existait plus.

—Paul, pour ta tranquillité et la mienne, voilà ce que tu devrais croire encore ; mais la fatalité en a autrement décidé... Ah ! nous étions si heureux ! Et après tant d'années il a fallu qu'elle revienne, la malheureuse ! Dieu, dans sa colère ne frappe-t-il donc que les innocents et ceux qui sont bons ?

—Oh ! mon père !

Lebrun était très pâle et ses prunelles sombres avaient des lueurs étranges.

—Va, reprit-il, depuis ce jour où tu as failli périr dans la Seine, j'ai à peu près deviné toutes tes pensées ; je savais que la mystérieuse inconnue était l'objet de tes préoccupations, la cause de tes tristesses. Ah ! je ne m'inquiétais pas sans raison, je sentais bien que cette femme menaçait la paix de notre maison.

—Mais, mon père, pourquoi voyez-vous les choses ainsi, sous un faux aspect.

—Paul, tu ne connais pas cette femme ?

—Ma mère, mon père dit doucement le jeune homme.

—Hélas ! oui, c'est ta mère ! prononça Lebrun d'une voix creuse, en essuyant la sueur qui mouillait son front ; je la connais, elle fera tout au monde pour t'attirer à elle, t'éloigner de moi, t'enlever à mon affection.

—Jamais cela n'arrivera, mon père, jamais votre fils ne cessera de vous aimer, de vous respecter !

—Oh ! oui, n'est-ce pas, Paul ? Si tu savais... Mais si, tu sais que tu es tout pour moi, que tu es ma vie ! Ta mère ne t'aime pas...

—Ne dites pas cela ! s'écria le jeune homme.

—Elle ne t'aime pas, te dis-je, mais je t'aime, moi, comme jamais peut-être un père n'a aimé son fils ! Quand le malheur s'est abattu sur moi, me frappant brusquement, brutalement, comme un coup de foudre, je pouvais être tué ; mais tu étais là, tu me restais ; je sortis de mon écrasement et compris que je n'avais pas le droit de mourir, que pour toi je devais vivre. Je mis en moi une nouvelle espérance, celle de ton avenir ; je repris goût au travail, je travaillai pour toi, pour toi seul, entends-le bien, Paul, et je reportai sur ta jeune tête toute la tendresse et tout l'amour qu'il y avait dans mon cœur.